



'Luxemburger Zeitung' vom 13. Januar 1906

L'histoire luxembourgeoise sans les femmes est-elle possible?

Lorsqu'en 1989 un sondage a demandé aux Luxembourgeois d'indiquer les personnages les plus importants de l'histoire du Luxembourg, ceux-ci ont placé en tête de liste la grande-duchesse Charlotte et en cinquième position la comtesse Ermesinde. Le fait de trouver deux grandes dames parmi le top five des personnalités historiques trompe cependant quant à l'importance que les historiens accordent habituellement aux femmes.

L'histoire luxembourgeoise a été - et dans une large mesure elle l'est toujours - la chasse gardée des "grands hommes". Le manuel de Gilbert Trausch, "Le Luxembourg à l'époque contemporaine", qui est à l'usage des classes de l'enseignement secondaire, ne mentionne en tout et pour tout que sept femmes : fidélité dynastique oblige, quatre grande-duchesses, Marie-Anne de Bragance, Marie-Adélaïde, Charlotte et Joséphine-Charlotte, une femme politique, Colette Flesch, une écrivain, Anise Koltz, ainsi que Aline Mayrisch de Saint-Hubert. Cette dernière figure sous la biographie de son mari, soutenant la politique de médiation franco-allemande de son époux par une activité typiquement féminine: un salon littéraire. Nulle mention n'est faite du rôle qu'Aline Mayrisch de Saint-Hubert a joué dans l'éclosion d'un mouvement d'émancipation de la femme au Luxembourg, dans l'établissement d'un lycée pour jeunes filles, dans la création d'une section luxembourgeoise de la Croix-Rouge ... Son oeuvre sociale est passée sous silence. Les quelques rares figures féminines qui apparaissent dans l'historiographie luxembourgeoise reflètent surtout les fantasmes masculins à l'égard des femmes. Or s'il y a une image de la femme qui a pu marquer les Luxembourgeois, c'est celle qui fut générée par le culte séculaire de Notre-Dame. Depuis des siècles l'image de la Mère de Dieu imprègne la mémoire collective de notre pays. Aussi n'est-il pas étonnant que les historiens utilisent les registres de la

vénération mariale dès qu'il s'agit de décrire les actions historiques d'une femme. Une grande souveraine, que ce soit la comtesse Ermesinde ou la grande-duchesse Charlotte, ne peut être vue qu'en "mère de la patrie". Le qualificatif de "mère" semble être le seul qui vienne à l'esprit des historiens quand ils essaient de cerner l'apport d'une femme à l'histoire.

C'est dans ce contexte d'amnésie et de mythification qu'il faut situer la parution du premier ouvrage collectif d'une certaine envergure sur l'histoire des femmes au Luxembourg. Sous la direction de Germaine Goetzinger, Antoinette Lorang et Renée Wagener, quinze auteurs se sont associées pour présenter divers aspects de la condition féminine de la fin du 19e jusqu'au milieu du 20e siècle. Les dix-neuf contributions traitent de l'éducation féminine, de la présence des femmes dans la vie politique, professionnelle et culturelle, de leur engagement dans le mouvement sportif ainsi que de leur sort sous le régime national-socialiste. Tous les auteurs sont des femmes. Ici encore les initiatrices du projet ont voulu réagir contre un déséquilibre de la recherche historique luxembourgeoise. Les femmes sont encore largement sous-représentées dans la communauté scientifique. La bibliographie d'histoire luxembourgeoise pour l'année 1997 ne compte que 74 auteurs féminins pour 415 auteurs masculins. Comme le titre de la publication le suggère, on a voulu donner par préférence la parole aux femmes.

**"Wenn nun wir
Frauen auch
das Wort
ergreifen..."
1880-1950
Frauen in
Luxemburg -
Femmes au
Luxembourg
Germaine
Goetzinger,
Antoinette
Lorang,
Renée Wagener
(Hrsg.)**

Publications
Nationales.
Ministère de la Culture,
Luxembourg 1997.
ISBN 2-87984-010-4

L'histoire des femmes depuis la fin du 19^e siècle peut être interprétée en termes d'une lente accession à l'égalité des droits et à l'égalité professionnelle. Elle devient alors, dans un certain sens, l'histoire du féminisme.

"Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen ..." apporte pour une fois un éclairage exclusivement féminin sur l'évolution de la société luxembourgeoise.

Cependant une difficulté majeure surgit quand on veut réécrire l'histoire au féminin : le silence des sources. Les archives classiques concernent le domaine public, réservé traditionnellement aux hommes, alors que les femmes étaient confinées dans la sphère privée qui ne laisse que peu de traces écrites. Comment pallier la pauvreté des sources conventionnelles ? Les auteurs y ont réussi de différentes manières.

Josiane Weber s'appuie sur la correspondance privée et les journaux intimes de Marie et d'Elise de Roebé et de Thérèse et de Clara Buschmann pour restituer l'éducation et la vie quotidienne des jeunes filles de la bourgeoisie luxembourgeoise dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Les lettres intimes que les adolescentes échangeaient entre elles montrent comment les jeunes filles de la bonne société luxembourgeoise étaient préparées à leur rôle futur d'épouse et de mère de famille. De la naissance à l'adolescence celles-ci vivaient dans la maison paternelle, recevant une instruction d'une gouvernante. A l'âge de 14 ou 15 ans elles étaient envoyées pour quelques années au pensionnat chez des religieuses en France. L'éducation des jeunes filles ne destinait pas à une profession. Elle visait surtout la formation du caractère et inculquait l'abnégation, vertu considérée comme éminemment féminine. Après deux ou trois ans de séjour dans un couvent, les jeunes filles retournaient dans leurs familles où elles apprenaient à devenir maîtresse de maison tout en accédant à la vie mondaine par des "Kränzchen", des dîners, des soupers et des bals. A l'opposé de cette jeunesse dorée, les jeunes filles des couches populaires ont dû très tôt quitter leur maison paternelle pour gagner leur pain.

Beaucoup le font en entrant au service d'une riche famille bourgeoise, au Luxembourg ou plus souvent à l'étranger, dans une grande ville, comme Paris ou Bruxelles.

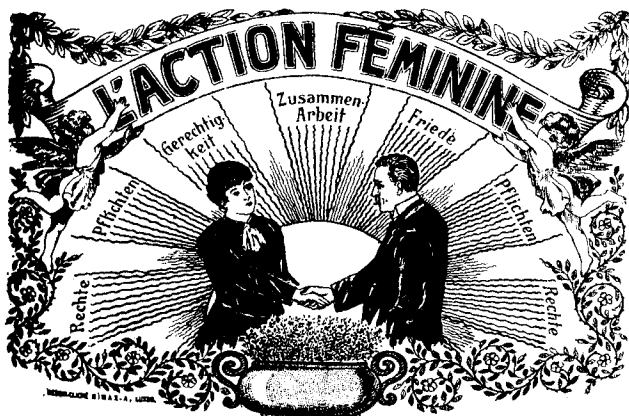
Germaine Goetzinger se livre à une véritable chasse aux indices, exploitant lettres privées, annonces de journaux, archives religieuses et pièces de théâtres, afin de donner un tableau vivant de l'existence des jeunes filles devenues bonnes. Pendant leurs années de service, celles-ci avaient fait l'expérience d'une certaine indépendance, et quand elles revenaient dans leurs familles, pour se marier, elles ramenaient dans l'étroitesse de la communauté villageoise le ferment de la modernité urbaine.

Pour une période plus récente, l'histoire orale peut être un moyen de combler les lacunes dues au mutisme des sources traditionnelles. Grâce à des interviews, complétées par les réponses au questionnaire pour l'attribution de la Médaille de l'Ordre de la Résistance, Nicole Jemming a pu évaluer la participation active des femmes à la résistance luxembourgeoise durant l'occupation allemande. Même si ce sont surtout des hommes qui ont fondé des organisations de résistance et ont déterminé leur orientation idéologique, des femmes ont caché et nourri les réfractaires, distribué des tracts, servi de "passeuses" et de "filiéristes". La part des dangers et des souffrances semble avoir été équitablement distribuée entre les deux sexes.

Il ne faudrait pas pour autant croire qu'uniquement les témoignages laissés par des femmes puisse servir à l'écriture d'une histoire des femmes. Les textes produits par les hommes peuvent tout aussi bien révéler les rapports entre les sexes et le regard que le genre masculin porte sur la femme. Marie-Paule Jungblut exploite les actes de la police allemande pour son article sur la "Geschlechterpolitik" sous le régime national-socialiste. Ces documents policiers qui traduisent la lutte des autorités contre la prostitution et les maladies vénériennes, lui permettent de nuancer l'image de la femme, diffusée par l'idéologie nazie. Marie-Paule Jungblut met ces textes en parallèle avec des débats sur la prostitution qui ont eu lieu à la Chambre des députés pendant l'entre-deux guerres et découvre d'étonnantes continuités.

L'histoire des femmes depuis la fin du 19^e siècle peut être interprétée en termes d'une lente accession à l'égalité des droits et à l'égalité professionnelle. Elle devient alors, dans un certain sens, l'histoire du féminisme, celle des associations et des mouvements qui ont favorisé l'autonomie des femmes et leur intégration à la sphère publique. Un certain nombre des contributions de la publication abordent ces thématiques : l'article de Germaine Goetzinger sur l'Association pour les intérêts de la femme, fon-

Titelmotiv der Zeitschrift
«L'Action féminine»



Monatsschrift für die Interessen der Frau

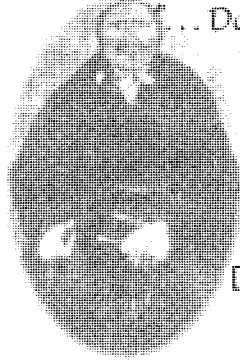
dée en 1906, et la création d'un lycée des jeunes filles en 1911, celui de Renée Wagener et de Mady Engel sur l'obtention du droit de vote en 1919, enfin ceux de Viviane Goffinet et de Ginette Jones sur la participation des femmes au mouvement syndical et l'introduction progressive d'une législation sociale qui protège la femme. Au fur et à mesure que les auteurs développent ces problématiques, des "grandes femmes" qui ont joué un rôle indéniable dans le domaine politique, professionnel, sportif ou culturel apparaissent à la lumière de l'histoire: Marguerite Thomas-Clément, première députée féminine, Catherine Schleimer-Kill, fondatrice de l'"Action féminine", Marguerite Welter, première avocate inscrite au barreau de Luxembourg, Joséphine Jacquemart-Jaans, pionnière du sport féminin, Thérèse Glaesener-Hartmann, première peintre luxembourgeoise qui a fait des études artistiques à l'étranger, Lou Koster, compositrice et enseignante au conservatoire de Luxembourg ... Le mérite de l'ouvrage est de tirer ces personnalités de l'oubli et d'explorer systématiquement le quotidien de femmes issues de milieux sociaux différents.

Cependant la publication a aussi des faiblesses, peut-être inévitables dans une entreprise collective où on a laissé aux auteurs une grande liberté dans le choix de leur thématique. Ainsi elle néglige l'importance fondamentale de la religion catholique. L'Eglise a eu une influence contradictoire sur la condition féminine. D'un côté elle a eu tendance à enfermer les femmes dans leur rôle traditionnel d'épouse et de mère au sein de la famille. D'autre part les nombreuses communautés religieuses qui ont connu un essor remarquable au 19e siècle sont le seul endroit qui offre aux femmes une alternative au mariage et la possibilité d'exercer une activité publique dans le domaine médical, social ou éducatif. Dès lors on peut émettre l'hypothèse, certes assez paradoxale, que les ordres religieux ont été une voie d'émancipation pour les femmes.

Les limites chronologiques de la publication, 1880 - 1950, semblent également mal choisies. Elles ne rendent pas compte de la chronologie effective qu'on peut déceler dans l'évolution de la condition féminine au Luxembourg. Les quelques années qui précèdent et celles qui succèdent immédiatement la Première Guerre mondiale constituent en effet un moment capital où la société luxembourgeoise subit une modernisation accélérée. Mais l'émancipation des femmes n'est qu'esquissée au début du 20e siècle et il faut attendre les années 1960 et sur-

tout 1970 pour que les droits parfois acquis cinquante ans plus tôt se généralisent et entrent vraiment dans la réalité quotidienne. Certes en 1911 est créé un lycée de jeunes filles, mais la mixité et l'égalité de l'enseignement secondaire ne date que de 1968. En 1919 Marguerite Thomas-Clément est élue à la Chambre des députés, mais jusqu'en 1965 elle sera la seule femme à avoir siégé au parlement. La révolution sexuelle, la "pilule", la dépénalisation de l'avortement, tout en bouleversant les structures familiales, changeront véritablement la condition des femmes à partir du milieu des années 1960. Il est regrettable que cette première histoire des femmes s'arrête en 1945 et on ne peut que souhaiter que "Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen ..." sera bientôt suivi d'un deuxième volume qui traite de la période des "Trente Glorieuses" et de la situation actuelle.

Guy Thewes



... Doch meiner Seele tiefe Qualen
Verschweige mein Gedicht ..."

Vortrag
von
Dr. phil. Jean-Paul Hoffmann

am 17. Dezember
um 20.00 Uhr c.t.
im Auditorium der
Banque de Luxembourg
14, boulevard Royal
L-1022 Luxembourg

Unter Anwendung neuesten psycholinguistischen und kognitivistischen Methodenwissens unternimmt Jean-Paul Hoffmann, ausgehend von einem Eintrag im "Tagebuch für Elisa", den Versuch einer umfassenden Neuinterpretation des Werkes von Michel Rodange, den die Luxemburger ihren Nationaldichter nennen.

Institut Grand-Ducal
section de linguistique,
d'ethnologie et d'onomastique
Tel.: 478-2790 Fax.: 478-2792

